SAINT JEAN-BAPTISTE

Lorsque l'affreux simoun, dans le désert torride
Troublait votre oasis et vos pieux desseins ;
Dans la bourrasque folle au tourbillon rapide
Ne perceviez-vous pas l'écho de bords lointains ?

En ces temps reculés où votre vertu sainte
Etait à conquérir les hauts parvis des cieux ;
Dans votre âme sans tache éprouviez-vous l'étreinte
Ou l'intuition du patron glorieux ?

Notre peuple futur, d'une terre inconnue,
Semblait vous appeler au vouloir du Très-Haut ;
Et, prêchant l'orient, votre parole émue,
Symbolisait déjà ce continent nouveau.

Un jour, aviez-vous dit, dans votre foi profonde :
—Le Roi qui doit venir racheter les péchés,
En se faisant connaître agrandira le monde,
Et ses miracles saints, partout seront prêchés.—

Oui, le monde agrandi ne connut plus de bornes.
L'immensité nouvelle offrit le Canada ;
Et les forêts d'alors et ces montagnes mornes,
Vous eurent pour patron, saint que Dieu nous donna !

Loin du Jourdain doré, loin des pays antiques,
Nos bords tristes, ardus, quoique ignorés de tous,
Vous demandaient au ciel ; et, par décrets mystiques,
Dieu, tendre précurseur, nous conflait à vous !

Aux vieilles pages de l'histoire,
Unissons l'éclat de ce nom ;
Aux échos sacrés de la gloire
Chantons le vénéré patron !

Honneur soit à Saint Jean-Baptiste,
Protecteur du droit canadien !
Qu'aucun de nos cœurs s'en désiste,
Qu'il soit toujours notre gardien !

Gardien de la céleste flamme
Qui fait qu'un peuple reste grand ;
Gardien du cœur, gardien de l'âme
Qu'après un jour la mort reprend.

Gardien de tout ce qu'on ignore
Mais que notre être fait prévoir :
Veillez sur nous depuis l'aurore
Jusqu'au retour de notre soir.

Oui, faites grand, rendez prospère,
Ce peuple qui vous tend les bras ;
Si plus qu'autrefois il espère,
C'est que vous dirigez ses pas.

En souvenir de nos misères,
Nombreuses dans les anciens jours,
Bénissez tous nos vœux sincères ;
Prodiguez-nous votre secours.

Rappelez-vous la jeune France,
Si chère aux cœurs de nos aïeux :
Rappelez-vous son deuil immense,
Quand l'espoir ne fut plus pour eux.

Rappelez-vous les vents d'orage,
Qu'eut à subir notre pays ;
Nos pères, forts de leur courage,
Pour nous, bravaient tous les périls.

En mourant, ils disaient, stoïques :
—O cher pays, que nos enfants ;
Comme nous, très patriotiques,
Nous soient de dignes descendants !—

Comme autrefois, nos jours ont même aurore :
Aux champs guerriers le ciel mire l'azur ;
Comme autrefois, le patriote encore
Est-il le même ?—on croit—nul n'en est sûr.

Pour raffermir la foi de la patrie ;
Pour aviver l'éclat de nos drapeaux,
Qu'au ciel, pour nous, Saint Jean-Baptiste prie ;
Que sur la terre on chante nos héros !

Héros et preux de la plage commune,
Amis, à nous par le destin liés,
Nous l'avouons : ou malheur ou fortune
Ici, jamais vous n'êtes oubliés.

Le cœur qui bat dans nos fortes poitrines,
Reste l'écrin des vieux joyaux français,
Toujours précieux, dont les clartés divines
Versent sur nous de fiers et chauds reflets.

LOUIS-J. DOUCET.

Ottawa, juin 1901.

Chronique

Le congrès des poètes, qui vient d'avoir lieu à Paris, a fait un fiasco complet. C'était fatal : l'indépendance et l'originalité étant les marques essentielles de la vraie poésie, on ne conçoit guère quels " intérêts " solidaires auraient à débattre ceux qui la pratiquent, quelles règles communes ils pourraient s'imposer réciproquement,

Ce congrès, sans rime ni raison, devait donc aboutir au néant, dit un confrère parisien ; il n'a servi qu'à confirmer une vérité proverbiale, vieille comme le latin : *genus irritabile vatum*... Traduction libre et familière : les poètes ont un fichu caractère. Car, faute de mieux, les congressistes se sont... disputés ferme, et même quelques-uns d'entre eux,—de jeunes nourrissons des muses,—ont conspué leurs anciens, en imitant à merveille, sur leurs légers pipaux, divers cris d'animaux domestiques. Charmante fête de famille !

***

Le voyage du duc et de la duchesse d'York et Cornouailles à travers les nombreuses colonies anglaises éparpillées sur le globe s'accomplit en ce moment, suivant le programme minutieusement réglé.

Le duc et la duchesse de Cornouailles se déclarent ravis de leur longue traversée et de leur installation flottante, dont on a donné naguère la description. Il paraît, d'ailleurs, que la traversée de la mer des Indes, qui est habituellement d'une monotonie désespérante, fut, à bord de l'*Ophir*, d'une gaieté folle. On dansait tous les soirs sur le pont, et, pendant la journée, les uns dessinaient, d'autres jouaient aux cartes ; le prince travaillait à la préparation de ses " speechs " et la duchesse s'amusait à photographier des " scènes vécues ". On raconte à ce propos qu'elle avait exprimé un jour le désir de photographier un jeune mousse au moment où il grimpe dans la mâture ; apercevant un matelot sur le pont, elle le priai donc d'aller quérir le petit homme perdu quelque part dans la cale du bateau. Au bout d'une assez longue attente, le " mathurin " revient seul et fort embarrassé...

—Qu'as-tu fait du mousse ? dit aussitôt la duchesse, impatientée.

—Il ne peut pas se rendre au désir de votre altesse.

—Comment cela, pourquoi ?

—Il est occupé.

—Je n'admets pas qu'une occupation puisse l'empêcher d'obéir à mes ordres. Que fait-il ?

Le matelot, rouge comme une tomate, ne sachant plus à quel saint se vouer, balbutia :

—Il a le mal de mer !

***

Un Parisien chez qui l'on dîne beaucoup et très bien et chez qui, par conséquent, les occasions sont fréquentes de toaster et pérorer *inter pocula*, vient d'avoir une idée aussi judicieuse que hardie. Il a décidé que désormais on ne prononcerait plus de discours, à sa table, qu'au commencement du repas. Le toast, au lieu d'accompagner au dessert l'invariable coupe de campagne, accompagnera le xérès ou le madère, après le potage.

Notre ami a essayé chez lui cette petite réforme, la semaine dernière. Elle y a eu beaucoup de succès.

Il la défend au moyen d'un argument très simple :

—Les Français, dit-il, pratiquent le toast sans plaisir ; et pour beaucoup d'entre eux, pour la plupart même, l'improvisation oratoire est un supplice. En Allemagne en Angleterre, en Russie, on voit des gens de condition modeste échanger, en termes simples et corrects, à la fin d'un repas, leurs vœux, leurs congratulations, ou leurs idées sur l'événement, joyeux ou grave, qui leur a fourni l'occasion de s'assembler.

En France, c'est à qui ne parlera pas. Et l'on voit des gens instruits, spirituels, agréables dans l'ordinaire de la conversation, chez qui le plaisir d'assister à un dîner est d'avance gâté par l'idée qu'il leur faudra y prendre la parole. Et pendant tout le temps qu'il est à table, le malheureux improvisateur ne pense qu'à son discours. Il goûte sans plaisir aux meilleurs vins, et mange distraitement, sans appétit, des choses qui lui restent sur l'estomac ;—jusqu'au moment où, congestionné, ennuyé—avec un sourire menteur aux lèvres, il se lèvera pour bafouiller une demi-douzaine de phrases incorrectes que l'auditoire applaudira frénétiquement, par politesse...

Dans un pays où l'éloquence " de table " est une corvée ou un *pensum*, conclut notre ami, il ne faut pas permettre que cette corvée ou ce pensum pèse sur la joie de tout un repas. Et voilà pourquoi on ne discourrera plus chez moi à l'avenir, entre " la poire et le fromage ", mais entre " le potage et le poisson ".

Qui sait si ce n'est pas là le commencement d'une mode destinée à remplacer l'autre ?

***

Des trois candidats au fauteuil de M. Henri de Bornier, à l'Académie Française, M. Rostand l'emporte sur MM. Frédéric Masson et Stephen Liégeard.

Le jeune et célèbre auteur qui a conquis si rapidement la célébrité, devient " immortel," non moins rapidement, à trentre-quatre ans, et l'on salue en lui le plus juvénile des académiciens.

Ses débuts sont d'il y a sept ans, à la Comédie-Française, avec *Les Romantiques*, pimpante fantaisie en vers, bientôt suivie de *La princesse lointaine*, de *La Samaritaine*, de *Cyrano* et enfin de *L'Aiglon*. Avec un volume de vers de la vingtième année, *Les Musardises*, voilà tout le bagage. On peut le déclarer

M. Edmond Rostand

suffisant. Et malgré la gloire subite et la fortune qui a suivi des succès presque sans précédent ; malgré la pluie d'or dégénérant en grêle, et l'excès de constante " veine " qui semble l'avoir choisi pour favori, on vante M. Rostand pour son obligeance, son affabilité, sa sociabilité et sa modestie, pour sa nature charmante, enfin, qui fera de lui l'un de nos plus sympathiques " quarante."

Le nouvel académicien semble tout indiqué pour personnifier le type par excellence de l'homme heureux, car à l'âge où tant d'autres se débattent dans l'effort et dans la lutte, il semble n'avoir plus rien à désirer en ce monde.

***

Les journaux anglais reconnaissent caractère de le gravité de la situation militaire dans le sud-africain. L'un d'eux avoue que la lutte mérite encore le nom de guerre.